

LA PORTE DE VERRE

Tout avait été très progressif – n’ayant débuté qu’incidemment et de manière si naturelle qu’il n’y avait d’abord pas vraiment prêté attention.

Ainsi, au départ, n’avait-il éprouvé qu’une impression réitérée de malaise, mais tellement vague que les causes lui en échappaient encore quelques semaines plus tard, au moment où, ayant commencé à s’inquiéter, il cherchait à interroger ses souvenirs ; des chimères sans raison peut-être, comme lorsque, sans savoir quoi, on attend quelque chose qui ne se produit pas et dont l’absence vous endeuille néanmoins d’une langueur incompréhensible.

Ce spleen indéfinissable, au goût assez obstinément écœurant pour lui gêner la saveur de toute une journée, le visitait donc depuis un certain temps quand il prit conscience, pour la première fois, de l’étrange phénomène.

La journée s’était pourtant annoncée relativement prometteuse : il ne s’était pas coupé en se rasant, sa voiture n’avait pas refusé de démarrer et, la route de campagne qui menait en moins d’une demi-heure de sa confortable villa jusqu’à l’agglomération voisine, ne s’était pas montrée traîtreusement glissante du verglas si fréquent à cette période de l’année. Un bon brouillard toutefois, mais où flottait déjà quelque impalpable promesse de printemps, à laquelle s’accrochaient des chants tout proches d’oiseaux invisibles.

Les désagréments de la conduite en de telles conditions étaient-ils annulés par l’intérêt du spectacle inaccoutumé, qui métamorphosait le paysage familier en une méconnaissable et mouvante fantasmagorie ? Quoi qu’il en fût, le trajet lui parut plutôt moins fastidieux que de coutume, malgré les formes incertaines, les contours estompés, les lointains gommés au gré du capricieux rideau gris, si lourd par endroits qu’il semblait que rien ne dût exister derrière lui...

À l’entrée de la ville, le brouillard s’éclaircissait ; il put reprendre une allure normale. Peu d’encombres d’ailleurs à cette heure : il partait tôt, aimant à s’arrêter sans hâte pour acheter son journal et son paquet de cigarettes, en anticipant le bien-être qu’il tirerait de sa lecture agrémentée d’un café noir (sa chaleur optimale en corrigerait, sur la langue, la saveur douteuse de breuvage mécanique).

S’étant garé juste devant le bureau de tabac et s’apprêtant à poser la main sur la porte en verre de la boutique – une de ces portes qui, se manœuvrant dans les deux sens, se poussent de l’extérieur comme de l’intérieur – il se sentait, somme toute, en parfaite harmonie avec lui-même et, par voie de conséquence, enclin envers autrui à la plus indulgente tolérance.

À travers la vitrine dans la lumière, à l’intérieur, il reconnut un habitué. Un homme grisonnant, coiffé en brosse, qui se dirigeait vers la sortie. Se croisant chaque matin, ils avaient fini, au fil des années, par échanger un léger signe de tête ; pas un vrai salut ; quelque chose de plus discret, presque imperceptible et qui tenait davantage, sans doute, du mouvement des yeux que d’une véritable inclinaison de la tête.

L’habitué en brosse se trouvait-il plus près de la porte qu’il ne l’avait pensé ? Avait-il mal apprécié l’allure de son pas ? Il avait juste exercé une poussée légère sur la poignée fixe quand le battant de verre, projeté violemment en sens inverse par l’homme grisonnant qui sortait manifestement comme s’il ne le voyait pas, manqua le renverser.

La résistance provoquée par sa pression sur la porte, dans le but de rétablir son équilibre menacé, semblait même indisposer l'habitué grisonnant au point que, loin de s'effacer pour réparer sa malencontreuse distraction et lui permettre d'entrer, loin de lui manifester par une mimique d'excuse appropriée la confusion où tout être doué d'un minimum de sens social se fût trouvé à sa place, il s'était mis à s'acharner sur le battant récalcitrant, sans lui accorder un seul regard (bien qu'il fût de toute évidence impossible que, séparé de lui par une simple porte de verre, l'homme en brosse ne le remarquât pas).

Interloqué plus encore qu'indigné par ce comportement imprévisible, il se demanda si l'habitué grisonnant, en proie à quelque soudaine obnubilation, n'était pas en train de devenir fou ; comprenant pourtant que son adversaire, dont la corpulence était bien inférieure à la sienne mais qui s'obstinait toujours avec une égale détermination, ne lâcherait pas prise, il se décida à reculer pour le laisser sortir.

À peine avait-il cessé d'appuyer sur la poignée que le forcené se ruait à l'extérieur avec, sur le visage, un air – mais oui – d'étonnement ; comme s'il ne saisissait pas bien pourquoi la porte avait ainsi résisté puis cédé, d'un coup. Et un sourire de satisfaction insolente se dessina sur ses lèvres. Du moins interpréta-t-il en ce sens l'expression de l'homme en brosse, car ce dernier ne daigna même pas tourner les yeux de son côté en passant devant lui : *pas plus que s'il n'avait pas existé*, se dit-il, outré de cet incroyable sans-gêne qui le laissa muet de stupeur, incapable d'imaginer une riposte adéquate.

À l'intérieur, personne ne paraît avoir rien perçu de la scène. Ni le client qui vient de payer et s'est déjà plongé dans la découverte des nouvelles, ni le buraliste trop occupé à servir bien que, derrière sa caisse, il se trouve juste face à la porte. Quant à la vieille dame, qui a déposé son inséparable canne contre le présentoir pour trier plus aisément sa monnaie dans le creux de sa main ouverte sur le comptoir (il la connaît également de vue, suppose qu'elle habite tout près parce que, sauf bien sûr quand il pleut, elle y vient simplement en chaussons fourrés, à carreaux invariablement marron et gris, couleurs dont seuls les proportions, les nuances et l'agencement au sein de l'écosseis semblent avoir varié au cours des années), elle non plus ne s'en est sûrement pas rendu compte : tenter de contrôler le tremblement qui ralentit de plus en plus ses gestes imprécis l'accapare trop, pour qu'elle prête attention à autre chose.

Et, comme tous les matins, lorsqu'il arrive au niveau du comptoir, le buraliste s'empresse de lui tendre journal et paquet de cigarettes, avant même qu'il ne les lui réclame : « Toujours la même chose ? » Ton parfaitement naturel. Puis, avec sa coutumière jovialité commerçante, il parle du temps, incroyablement doux pour la saison, note qu'on ne perd rien pour attendre, prédit des gelées tardives et s'en prend finalement au brouillard, encore plus désagréable selon lui qu'un bon froid sec !

Et la vieille dame en chaussons, qui a enfin terminé de recompter ses pièces, proteste : elle aime bien mieux ça ; à son âge, les grands froids c'est la mort ; elle ne tient pas à attraper une congestion !

Prévenant mais logique, le buraliste qui l'appelle familièrement « Grand-Mère », remarque que de toute manière elle ferait mieux de venir plus tard dans la matinée, surtout avec cette humidité, dont il persiste à dénoncer le caractère malsain. Mais elle, pensez, elle a travaillé près de cinquante ans ! Dame, après, n'est-ce pas, pour s'habituer à un horaire de retraite !... Telle qu'on la voit là, eh bien, hiver comme été, elle continue à se lever à six heures, malgré toutes ses infirmités... (Elle avait repris sa canne pour assurer son équilibre pendant son discours. Elle la brandit à présent, preuve irréfragable des handicaps multiples

qui accablent ses vieux jours et qu'elle laisse, néanmoins, discrètement dans le vague, comme pour les auréoler d'un plus pathétique mystère).

On l'a écoutée avec l'attention requise, on a compati à ses misères tout en la plaisantant gentiment, de ce ton mi-goguenard, mi-protecteur, dont les gens dans la force de l'âge usent volontiers envers les vieillards et les enfants.

Paisible banalité quotidienne. Il a, lui aussi, donné son avis, qu'on sollicitait, sur le climat, ses caprices et l'influence sensible jusqu'ici et tellement bénéfique, de la mer. (Dans un mois à peine en principe, les premières fleurs des mimosas). Mais son bel entrain a disparu et, tout au long de cette journée, où rien d'autre pourtant ne vient le contrarier, il ne peut chasser ce morne état d'âme au goût fade et familier, qu'il reconnaît enfin pour celui dont, sans l'avoir vraiment identifié jusqu'alors, il se trouve désormais de plus en plus souvent la proie.

Le lendemain (après une nuit où, contre toute attente, il avait immédiatement sombré dans un sommeil sans rêve, un de ces sommeils absolus dont on s'éveille non seulement lavé des soucis passés mais comme magiquement prémuni contre les préoccupations à venir), l'étrange sensation de la veille avait disparu et sa mésaventure était, sinon oubliée, du moins reléguée parmi les souvenirs classés ; ceux qu'on sent prêts, une fois apaisés les remous de l'émotion (et sa violence première nous en étonne déjà), pour la graduelle et clémentine décoloration du temps.

Comme il sortait sa voiture du garage, il fut frappé par la densité du brouillard qui lui masquait les grands arbres dans le fond du jardin et il se persuada que cette visibilité insuffisante était bien l'origine de tout. L'homme à la brosse grisonnante ne devait pas non plus jouir d'une vue excellente : ne portait-il pas des lunettes ? Oui, des verres de myope, particulièrement épais, et qui ne corrigeaient peut-être qu'imparfaitement son défaut de vision ? Autant de facteurs extérieurs, indépendants de sa volonté.

Il était cependant décidé, si (par un hasard qu'il jugeait à présent tout à fait improbable) il en allait autrement, à ne pas laisser passer l'affront sans lui demander très franchement des explications, que seul un malencontreux esprit de l'escalier l'avait empêché d'exiger sur-le-champ.

Mais cette mise au point dont, résigné à l'esclandre, il redoutait les embarras tout en sentant sourdre au fond de lui l'obscur et paradoxal besoin de la provoquer, s'avéra inutile : lorsqu'ils se croisèrent, au lieu de se contenter de leur ancien signe de connivence discrète, en réponse sans doute à une insistance inhabituelle bien qu'inconsciente de son regard, l'homme en brosse remontant ses grosses lunettes d'un geste vif, comme pour mieux s'assurer de l'identité de celui qu'il allait saluer, émit un rapide « Bonjour ! », qui sonna presque amical dans l'inconsistance du matin gris.

Et ce salut quotidien devint leur nouveau rite. Il ne se présenta pas à son esprit (ou peut-être écarta-t-il aussitôt ces évidences importunes avant qu'elles ne prennent forme de révélations inéluctables) qu'un lampadaire éclairait la rue juste devant la boutique et que, ni le brouillard des matins suivants, ni un déficit visuel sans amélioration concevable chez l'homme à la brosse grisonnante, n'avaient empêché celui-ci, qui le saluait maintenant souvent le premier, de le reconnaître aisément.

Le doute et l'inquiétude ne devaient pourtant plus tarder à s'installer en lui de manière définitive.

Un matin au bureau. Arrivé un peu moins tôt que d'habitude. Pas le temps de terminer son journal. Il s'est levé pour aller distribuer leur tâche aux secrétaires qui occupent la pièce

contiguë. Passé le seuil, il s'avance. Les deux jeunes femmes, au lieu de feindre comme à l'accoutumée un empressement de bon aloi, continuent de jaser entre elles. Babil insouciant. Avec, par intermittences, de longs gloussements spasmodiques, dont elles étouffent l'incongruité dans la paume d'une main élégamment incurvée.

D'abord amusé, puis secrètement gêné de prendre ses aimables subordonnées en flagrant délit de fainéantise insolente, il reste immobile, dans l'attente qu'elles reviennent à une attitude normale, du moins à l'attitude qu'elles adoptent normalement devant lui. En vain. Il tousse, fait deux pas en avant. Mais elles sont décidément si absorbées qu'elles n'ont, l'une comme l'autre, aucune conscience de sa présence. Il ne sait pourquoi, malgré la colère qui s'empare de lui, le voici qui retourne s'asseoir, sans mot dire, à sa table.

Quelques minutes plus tard, Claudie risque prudemment dans le bureau de son chef, un visage dubitatif, balaie du regard l'ensemble de la pièce, s'attarde un instant sur le manteau accroché à la patère, les papiers posés devant lui, le gobelet à café vide qu'il n'a pas encore jeté – mais sans s'arrêter le moins du monde à celui dont le visage levé vers elle la fixe, inquiet et réprobateur.

Très vite la tête de Claudie se retire. Il perçoit cependant, sans confusion possible et avec une stupéfaction incrédule, ce que profèrent ses jolies lèvres à l'intention de l'autre secrétaire : « Vite, au boulot ! Il doit se balader dans les parages : toutes ses affaires sont là ». Et Josiane de se récrier : elle a bien cru entendre quelque chose de l'autre côté, tout à l'heure. Un bruit de porte aussi ; elle espère qu'il ne s'est pas rendu compte...

Puis, tout un remue-ménage ; chaises qu'on déplace, tiroirs qu'on ouvre et referme, objets qu'on heurte en les rangeant avec trop de hâte. Le silence enfin – celui du travail de l'urgence.

N'osant encore y croire, abasourdi, il sent alors peu à peu l'inconcevable idée s'insinuer, cheminer sournoisement en lui – une idée insupportable et folle, une idée au demeurant déjà venue affleurer à plusieurs occasions, mais qui au moment de s'imposer à sa conscience, avait été repoussée, niée, gommée, jusqu'à se réduire au malaise impalpable dont s'empoisonne lentement sa vie.

Certitude absurde et torturante, elle se formule enfin : il est en train de devenir progressivement, inexorablement invisible. Peut-être même n'existe-t-il plus vraiment...

À partir de ce jour, l'enfer. Où qu'il se rendît, une quête identique : le regard des autres. Il s'y accroche, cherchant désespérément dans leurs yeux la preuve jamais assez certaine, jamais assez rassurante, d'une existence misérable dont, chaque instant davantage, il craint la dissolution complète et définitive. La moindre marque d'indifférence, voire d'inattention, le mettant au supplice.

Car le phénomène se reproduisait, de façon certes plutôt espacée, mais tellement inopinée qu'il ne pouvait savoir, d'un jour à l'autre, s'il allait de nouveau en être victime. À peine quelques instants avant, l'écoeurant malaise maintenant familier se faisait-il plus angoissant, c'était là l'unique prodrome. Et qui précédait de si peu l'étrange manifestation qu'il le laissait totalement démuné !...

Ainsi, en arrivant un jour au restaurant où il retrouvait souvent ses collègues, aucune tête ne se leva-t-elle vers lui, aucune parole amicale ne l'accueillit-elle : son salut et son geste à leur intention restèrent sans réponse. Il les contempla tous encore quelques minutes, espérant que l'un d'entre eux, au moins, finirait par l'apercevoir. Mais ils plaisaient, riaient, se versaient du vin. Personne ne le voyait. Il finit par s'enfuir, honteux et se mit à errer dans la ville, jusqu'à ce qu'un regard humain lui restituât son épaisseur charnelle.

Une autre fois, au début d'une réunion, le directeur avait cordialement serré la main de tous ses collaborateurs mais négligé la sienne. Croyant d'abord à un simple oubli, il se rapprocha de son patron jusqu'à frôler la manche de sa veste : son « Bonsoir, Monsieur ! » demeura sans écho et, lorsque le directeur héla son collègue Bertrand qui se dirigeait vers eux, comme si son regard n'avait eu à traverser que de l'air, il comprit que l'abjecte malédiction était de nouveau à l'œuvre.

À cette époque, sa personnalité parut se transformer du tout au tout : comme pour exorciser ce singulier anéantissement intermittent, ou pour essayer au moins d'en retarder au maximum le retour, il arbora des tenues de plus en plus extravagantes, dont les couleurs agressives n'étaient pas sans étonner ceux qui, le connaissant de longue date, s'étaient accoutumés à son élégance discrète. De posée et mesurée, sa voix devint tonitruante. Il ne pénétrait plus dans une pièce qu'il savait occupée qu'avec la violence d'une tornade. On s'accordait à le trouver bizarrement changé, ses secrétaires se demandèrent s'il ne cherchait pas à compenser des déboires domestiques, voire à oublier quelque passion malheureuse et cachée, des collègues qui lui enviaient sa réussite professionnelle, insinuèrent que, peut-être, il s'était mis à boire.

Toute sa courtoisie naturelle envolée, à la maison comme au bureau il se montrait à présent tyrannique. Sa femme devait l'écouter, lui répondre, le regarder surtout, afin de remarquer les changements éventuels qu'il avait pu apporter à son apparence : coupe des cheveux, largeur de la cravate, couleur des chaussettes, forme des cols de chemise, jusqu'à l'odeur d'une nouvelle marque de cigarettes : tout lui était bon. Il inventait des nuances subtiles, des modifications imperceptibles, dont l'incapacité de son entourage à les déceler le confortait un peu plus dans sa désolante obsession : « Tu n'as donc pas vu... ? »

C'étaient alors d'interminables reproches absurdes, des éclats sans autre fondement que sa secrète idée fixe (car il la taisait comme un mal dégradant), et qui s'étaient envenimés jusqu'à la frénésie quand elle avait d'abord feint, dans l'espoir premier d'arrêter l'incendie en le privant d'aliment, de ne pas entendre ou de s'absorber dans une tâche urgente. Il se calmait au contraire immédiatement, quémendant son pardon comme un enfant, si elle se mettait à pleurer ou à crier plus fort que lui ; ressources qu'elle apprit à manier alternativement, au gré de son chagrin et de sa colère.

Déconcertée, elle imagina elle aussi l'éventualité d'amours clandestines. Les horaires de son mari demeuraient cependant d'une régularité sans défaut. Elle devint néanmoins soupçonneuse et jalouse, perdit l'appétit, maigrit notablement et rajeunit beaucoup. Quand il rentrait, elle le prenait par le cou, prolongeant le baiser de bienvenue comme au début de leur mariage, quinze ans plus tôt, mais flairant maintenant ses habits, à la recherche, derrière les senteurs familières et rassurantes d'eau de toilette et de tabac, des relents éventuels d'un parfum de femme.

Ce regain manifeste d'intérêt conjugal le rasséna et, les jours s'écoulant sans qu'il fût frappé d'un autre accès de transparence, sa vie commença de retrouver son ancienne saveur. L'atmosphère familiale s'en améliora d'autant. Sa femme crut à une seconde lune de miel. Ils projetèrent une croisière dans des îles, loin d'ici. Lui, parla des Cyclades ; elle, elle avait envie de voyager plus loin. Les Tropiques ; tiens, pourquoi pas les Antilles ?

Quand il ralentit, un peu avant le bureau de tabac, il supputa encore les avantages et les inconvénients des deux projets. Quasiment décidé pour les Antilles, cela fera tellement plaisir à sa femme ; et puis Bertrand y est allé l'an passé ; revenu enchanté. Il sourit en

pensant à son collègue : plusieurs mois après, il sifflait toujours des airs de biguine en prenant des poses nostalgiques.

Un camion de livraison tout blanc, où s'inscrit en grandes capitales vertes cette saine exhortation : **BUVONS DU LAIT**, encombre la rue étroite ; aujourd'hui, il ne pourra se garer devant la boutique. Mais pas de problème : emplacement libre, une cinquantaine de mètres plus loin, de l'autre côté de la chaussée.

Quelques secondes après lui s'engouffre un second client ; c'est l'homme en brosse. Il semble pressé ; il a saisi son journal sur le présentoir, carte de paiement vite avancée au-dessus du tapis caoutchouté de la caisse : « sans contact ! » a-t-il lancé au buraliste, avant de se diriger rapidement vers la sortie, où ils arrivent ensemble en échangeant leur salut habituel. Lui, réfléchit à son voyage, il va acheter des guides ; il ira dans une librairie du centre après le travail.

Malgré sa hâte, l'homme en brosse s'est effacé devant lui au moment où, de front, ils atteignent la porte : « Allez-y ; vous êtes arrivé avant moi. » Et, comme il maintient le battant ouvert pour lui faciliter le passage, avec une gaieté bonhomme : « Cette porte a des caprices ; elle m'a joué un tour il y a quelques semaines, mais le buraliste prétend que personne d'autre ne s'en est plaint ! »

Ainsi l'avait donc rattrapé l'obsession immonde, contre laquelle il s'était débattu autant qu'il avait pu. Elle venait de gagner. Et il la voyait maintenant, grimaçant tel un masque de mort sous les traits familièrement amènes de l'habitué en brosse.

Il ébaucha une réponse quelconque, quitta brusquement son interlocuteur, s'engagea sur la rue. Le camion, qui n'avait pas bougé, lui masquait sur sa gauche la majeure partie de la chaussée. Il ne vit ni n'entendit la voiture qui, déboitant pour passer le camion, le faucha net, ne s'arrêtant qu'après l'avoir traîné sur plusieurs mètres, dérisoire et sanglant trophée accroché au pare-chocs.

Livide, la conductrice fit en chancelant le tour de son véhicule, aperçut ce qu'elle venait de moissonner. Portant alors les mains à son visage, elle se voila les yeux et se mit à sangloter.

Le livreur n'avait pas fini de décharger son lait. Il abandonna sur le trottoir la caisse qu'il transportait, rejoignit le buraliste et les quelques passants qui accouraient. L'homme en brosse s'en fut ramasser au milieu de la rue un élégant portefeuille en lézard, dont il rassembla soigneusement les cartes et papiers épars.

Tout en cherchant son nom et son adresse, le numéro de son téléphone, il revient lentement vers le blessé qui semble à présent inconscient. À ses côtés le buraliste scrute sans arrêt le coin de la rue : il a appelé la police, une ambulance. Il psalmodie à mi-voix, tout en lissant machinalement les derniers cheveux qui s'obstinent aux marges de son crâne pâle : « Si c'est pas malheureux ! Si c'est pas malheureux ! »...

La femme pleure toujours près du blessé. Mais, avant de consentir enfin à l'ultime transparence, la victime a le temps d'entendre ce qu'elle répète en hoquetant au buraliste et à l'habitué en brosse : « Je ne l'ai pas vu ! Je vous assure ! Je n'ai rien vu ! Il n'y avait RIEN ! »